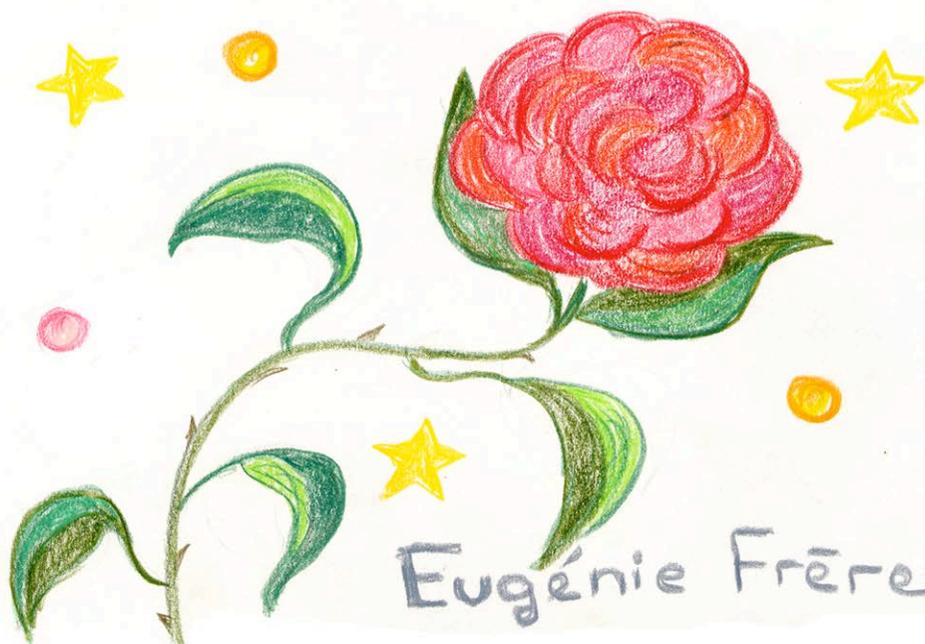
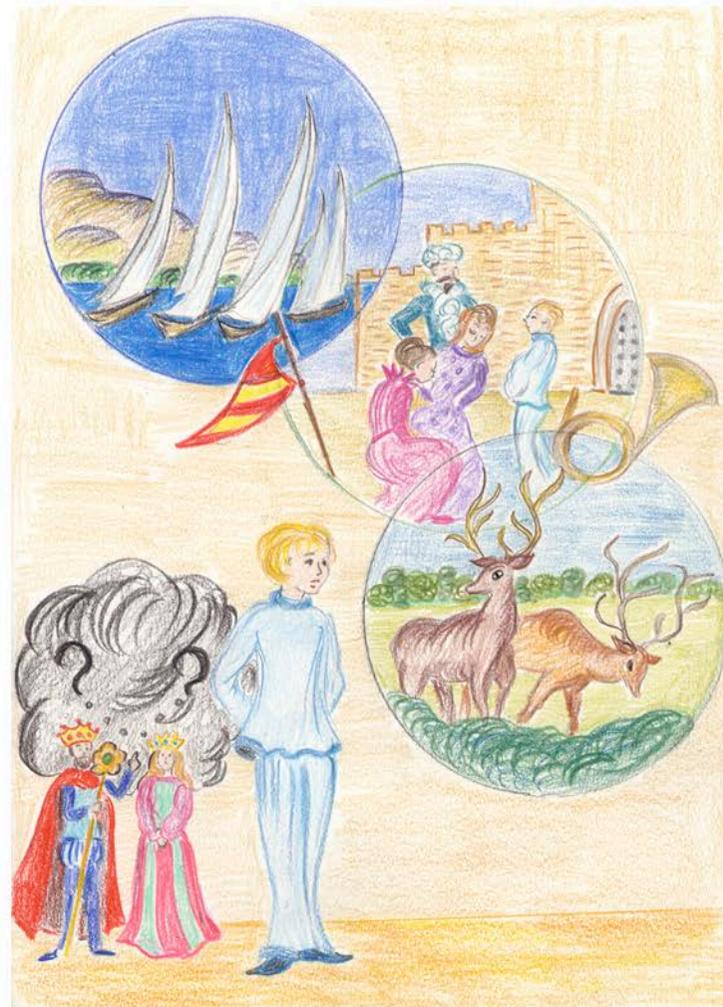


Le secret
de la rose rouge



Eugénie Frère



Il était une fois un prince qui n'aimait pas le pouvoir. Pourtant, fils unique, il était destiné à régner. Dans la cour des princes, quand venait son tour de jouer le roi, il passait son tour. Dans la cour du roi, quand, sur son passage, marquis et marquises lui faisaient la révérence, il s'empressait de protester en rougissant. Au moment des courses navales, alors même qu'il s'y était entraîné pour arriver le premier, la réussite d'un autre le réjouissait autant que la sienne. À la chasse, il lui arrivait de laisser filer le cerf pour ne pas le tuer.

« Ah ! soupirait la reine. Mon fils est trop sensible pour ce monde de requins ! ».

« Ah ! s'inquiétait le roi. Quand son jour viendra, mon fils pourra-t-il tenir son métier de roi ? ».



Ce que la reine et le roi se disaient entre eux, le soir, dans leur alcôve, ils le mettaient sous scellés le long du jour. Ils craignaient que leur inquiétude transpire et que, devenue visible, elle vienne ternir leur renommée.

En même temps, ils espéraient que, en grandissant, leur fils allait s'aguerrir.

Pour cela, ils avaient fait venir, en leur palais, les meilleurs entraîneurs.

Un stratège asiatique avait pour tâche de lui apprendre la ruse. Un athlète africain était chargé de muscler ce prince au corps si délicat. L'enseignement de la haute éloquence était confié à un rhéteur français.

Entouré de maîtres de réputation mondiale, Alban était entraîné pour devenir celui que ses parents voulaient qu'il soit :

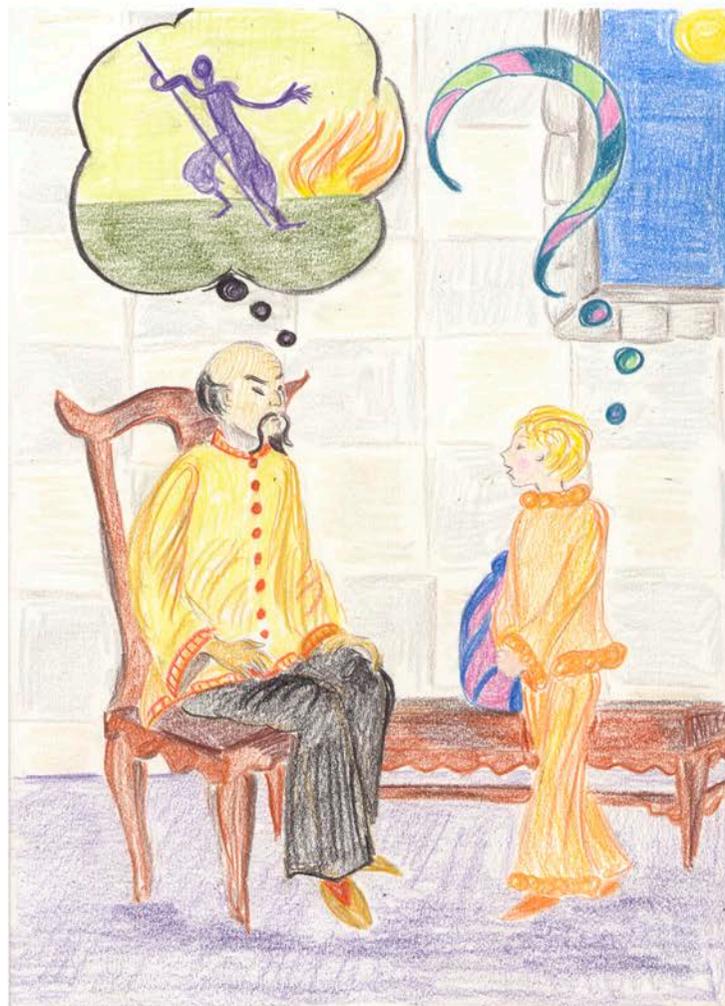
un roi qui tranche, un roi qui fait trembler ses ministres, un roi au sabre brillant.



Alban était trop absorbé dans ses rêves pour se douter des pensées que les autres formaient à son endroit. Né quelques jours avant l'arrivée du printemps, il vibrait du désir de voir et faire naître la lumière. Capturer la lumière en lui tendant les pièges d'un miroir. Diffuser la lumière en l'amenant à danser sur les cristaux. Ouvrir le coffre à pierres précieuses en plein jour et le faire scintiller d'innombrables rayons colorés. Contempler la brillance pourpre des rubis entourés de saphirs, la splendeur des diamants sertis d'or blanc...

Mais le jeu favori d'Alban était de s'emparer en cachette de la couronne royale pour la faire scintiller dans le soleil fou de midi.

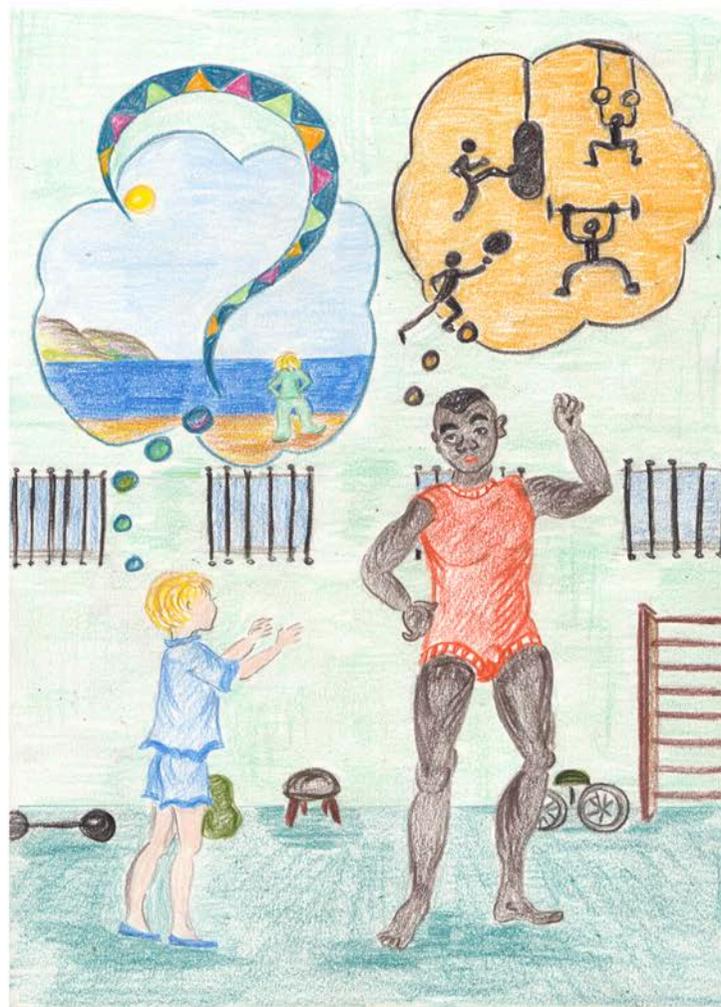
Alban procédait à ce rituel les jours de grande cérémonie, sûr de porter ainsi chance au royaume.



« La lumière est efficace pour aveugler les autres », répétait au prince le stratège. L'aimer pour ses effets esthétiques comme vous le faites, prince, est une perte d'énergie ». « Comment donc ? Le miroitement des merveilles renouvelle mes forces ! », rétorquait Alban. « Ce n'est pas avec des miroirs aux alouettes que vous capturerez l'ennemi », répliquait le stratège.

« Ne peut-on pas vaincre, tout simplement, parce qu'on est le meilleur ? Et n'est-on pas meilleur en aimant l'univers dans ce qu'il a créé de plus prodigieux ? », demandait Alban.

Ces discussions fatiguaient le stratège qui, au cours de sa longue vie, n'avait guère rencontré un dauphin pareil. « Jamais il ne pourra régner », se disait-il à part dans sa barbe. Mais, comme il était grassement payé, il ne révélait pas ses doutes aux souverains.



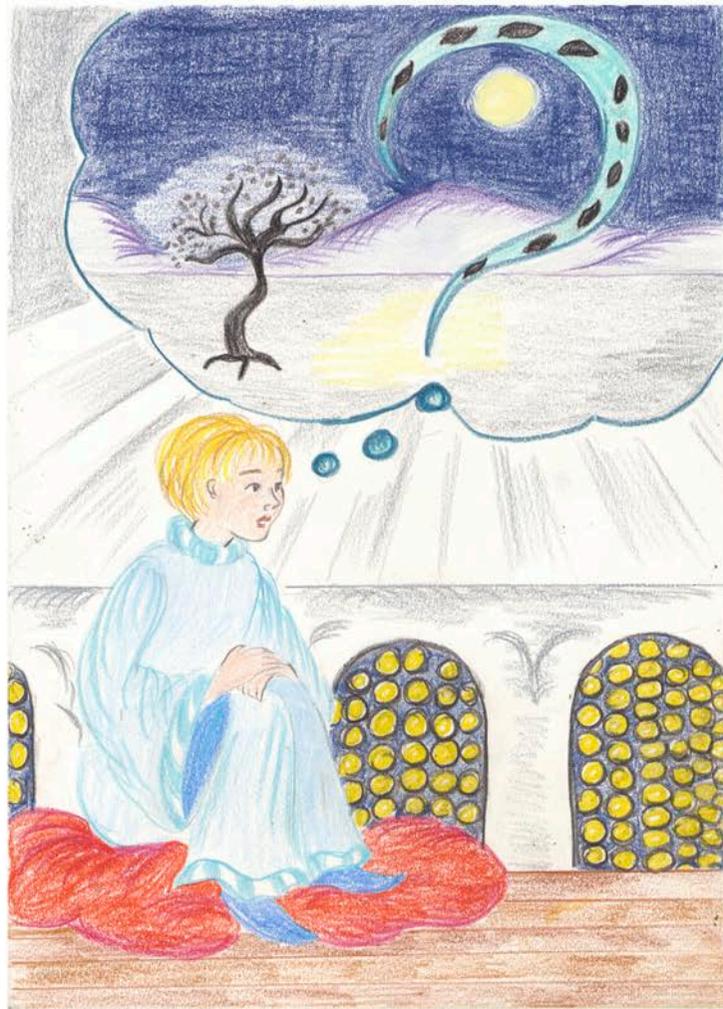
« Se promener le long de la mer pour en admirer les ondulations argentées n'est pas un exercice ! Concentrez-vous sur votre corps, prince, pour l'endurcir », observait le gymnaste. « Mais mon corps n'est bien que si je m'enrichis du monde qui m'entoure », protestait Alban. « Pour cela, vous avez votre leçon d'histoire et de géographie », sermonnait le gymnaste.

« C'est drôle cette manie de vous enfermer dans une chambre pour vous enseigner le monde et l'univers... », observait Alban.

« Je ne veux rien entendre, je suis le spécialiste de l'entraînement physique », répétait le gymnaste. « Sans l'âme, le corps ne serait-il pas une masse inerte ? » demandait Alban. « Un éternuement suffira pour abattre ce freluquet », pensait le gymnaste en gonflant le thorax. Mais comme il était bien payé, il se taisait.



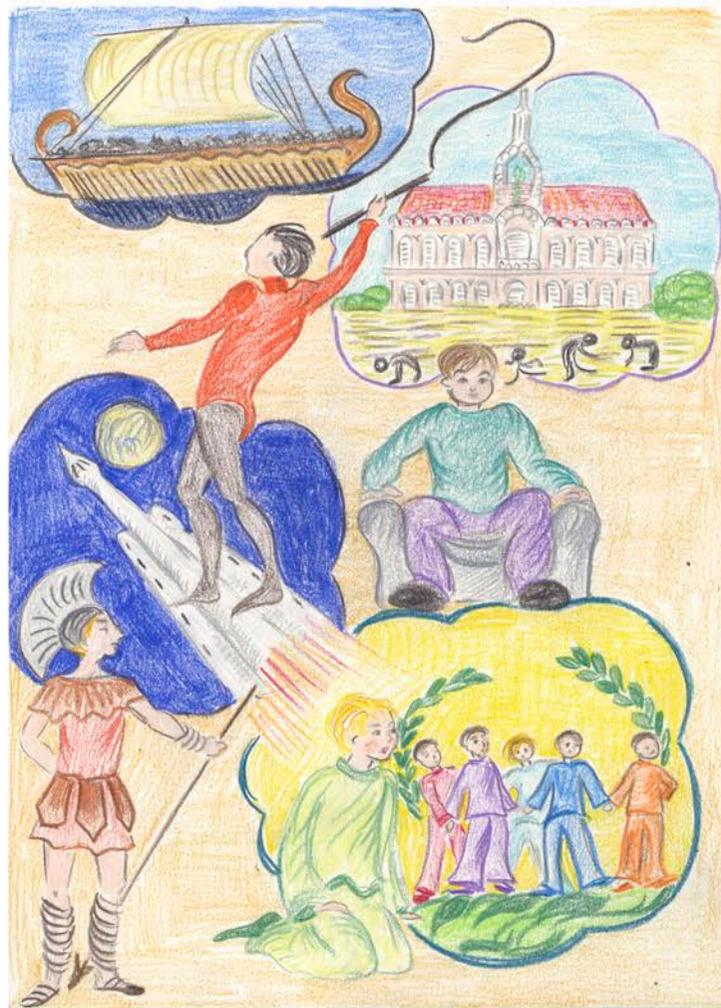
« Par les beaux discours vous ferez croire tout ce que vous voulez. Et, habilement dits, vos ordres les plus insensés obtiendront l'obéissance ! », assénait le rhéteur. « Des ordres sensés, même mal exprimés, n'inspirent-ils pas mieux la confiance ? », demandait Alban. « Mais comment, sire, ne savez-vous pas que la franchise en politique ne vaut rien ? ». « Moi, je préfère ne pas mentir », murmurait Alban. « Préférez-vous qu'on vous reproche votre manque d'autorité et que vos ministres se moquent de vous ? ». « Mon père, qui se fait respecter, ment-il sans cesse ? », s'inquiétait Alban. « Non, jamais, Sa Majesté votre père dit toujours vrai et agit juste ! », répondait le rhéteur sans craindre la contradiction et en râlant en silence : « Quelle plaie, cet enfant indiscipliné. Heureusement que je suis bien payé pour le supporter... ».



Déçu d'être à chaque fois renvoyé à ce qu'il n'aimait guère, Alban était encore plus chagriné du peu d'envie qu'avaient ses entraîneurs pour discuter avec lui. Heurté à chaque fois au mur d'une certitude, chacun de ses étonnements semblait dans l'épaisseur gluante d'une langue de bois.

Certes, en tant que prince, Alban aurait pu exiger de ses maîtres de poursuivre l'échange. Il aurait même pu provoquer lui-même une confrontation. Mais si son intelligence en était tout à fait capable, son cœur n'en avait pas la force. Ne risque-t-on pas de rompre le lien avec ses proches dès que l'on affirme sa volonté propre ?

Au fond, Alban n'osait contrarier personne, car il avait peur de déplaire et de se trouver, un jour, esseulé. La solitude du pouvoir que vivait son père l'effrayait.



À ses entraîneurs qui semblaient redouter la lumière s'ajoutaient les discussions avec les autres princes.

« Moi, quand je serai roi, j'augmenterai les tâches de mes sujets en les sommant d'aller plus vite ! Ainsi, ils comprendront que je suis plus fort que mon père », déclarait Lulu.

« Moi, quand je serai roi, j'affaiblirai mes sujets en augmentant leurs impôts. Avec leur argent, je m'offrirai le palais le plus merveilleux de la planète », fanfaronnait Jo.

« Moi, quand je serai roi, je transformerai mon peuple en armée pour conquérir l'ensemble du continent », se vantait Pléon. Comme Alban ne prenait jamais spontanément la parole, ils se tournaient tous vers lui pour lui demander : « Et toi ? ».

« Moi, je choisirai quelques amis et en ferai mes conseillers », répondait Alban. « Quelle idée !!! », s'exclamaient les autres, amusés.



Par ses remarques incongrues, Alban aurait pu se trouver exclu du cercle des dauphins. Or il n'en était rien. Son attitude sincèrement aimable, son air gracieusement rêveur et l'originalité de ses idées qu'il partageait sans hésiter faisaient de lui un partenaire de jeu très recherché. Ainsi entouré des autres princes, il n'éprouvait pas le sentiment d'isolement que sa situation réelle aurait dû lui inspirer. Son statut de dauphin, indémontable malgré son indifférence aux supports et aux insignes du pouvoir, renforçait les penchants servilement flatteurs de ses maîtres. Aussi, n'étant jamais directement confronté à sa relation au pouvoir, il ne s'en souciait guère. Seule la reine, de temps en temps, l'attrapait : « Poussin, tu pourrais être plus ambitieux ! ». Mais la douceur du propos maternel le maintenait dans un nid douillet.



Jusqu'au jour où, suivant les serpentements de la lumière que l'ombre s'acharnait à chasser dans la rose-raie, il s'écorcha aux épines d'une rose. Pour la première fois de sa vie, il se sentit réellement agressé. Car il se trouva soudain, dans le silence d'une allée, arraché à son rêve. Plusieurs gouttes de sang coulèrent sur sa chemise blanche. Quand il leva les yeux vers celle qui avait causé sa blessure, il vit une rose intensément rouge, aux pétales de velours épais. Fleur sanglante elle-même, tête haute sur sa tige piquée de fines aiguilles, poing serré prêt à frapper...

« Belle et méchante », pensa Alban en suçant son doigt. Il allait reprendre son chemin quand une voix aigue comme une épine le héla. « Belle et lucide », entendit-il.

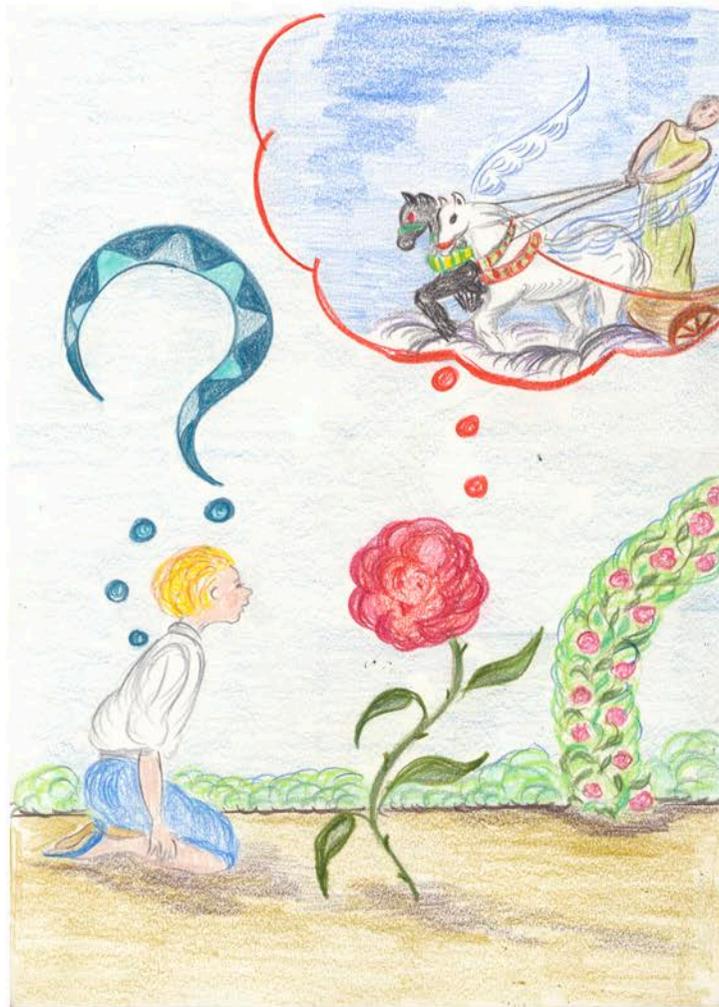


Alban chercha en vain, derrière les feuillages, la silhouette d'un être humain. Quand son regard revint à nouveau sur la rose, il crut y apercevoir un sourire. « Après m'avoir blessé, elle se moque de ma douleur », pensa-t-il. « Non, pas du tout ! », protesta la voix. Et elle ajouta, comme en s'excusant : « Pour attirer ton attention, je n'avais pas d'autre moyen. Plongé dans un songe, tu poursuivais une chimère... ».

« Une rose qui parle, qui devine ma pensée et qui me donne des leçons ! En voilà une histoire ! », se dit Alban.

« Eh oui ! Ici commence notre histoire... si tu le veux bien », dit la rose d'une voix devenue douce.

« Pourquoi m'as-tu choisi ? », demanda Alban, signifiant par cette question son accord. « Parce que tu es las des maîtres qui ne t'apprennent rien », répondit-elle.

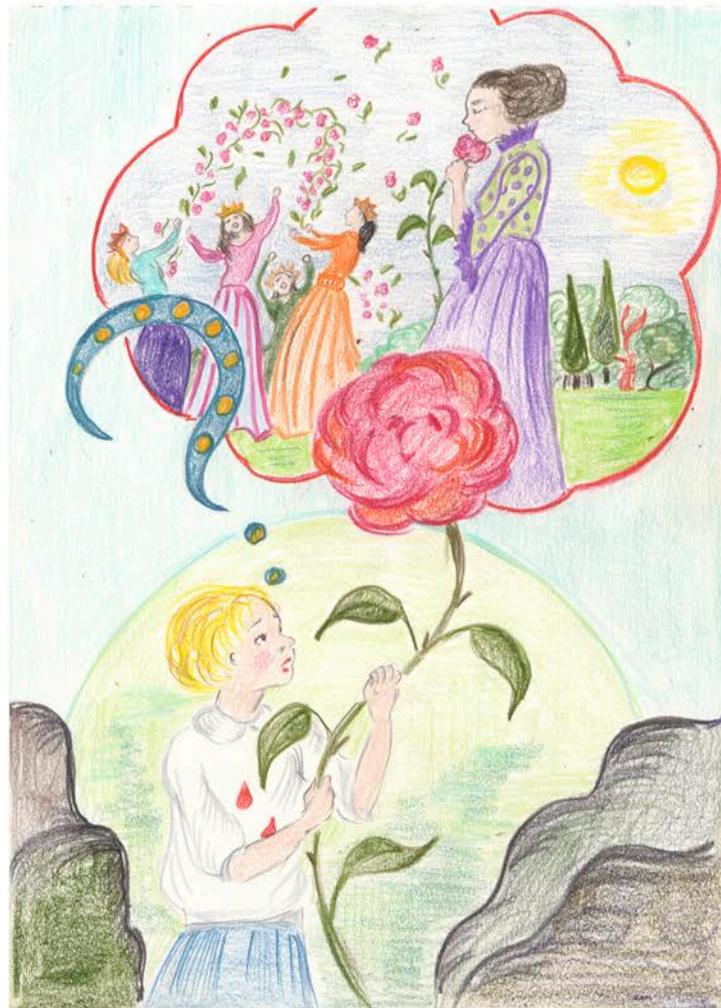


« Tu prétends devenir mon coach ? », demanda Alban, utilisant l'appellation dont s'affublaient ses maîtres. « Quoi ? dit la rose en bondissant. Malheur à qui renonce à être son propre cocher ! ». « C'est-à-dire ? » avança timidement Alban. « Eh bien, l'âme humaine est comme un attelage mené par un cocher. L'attelage est composé d'un cheval blanc et d'un cheval noir qui tirent chacun de son côté.

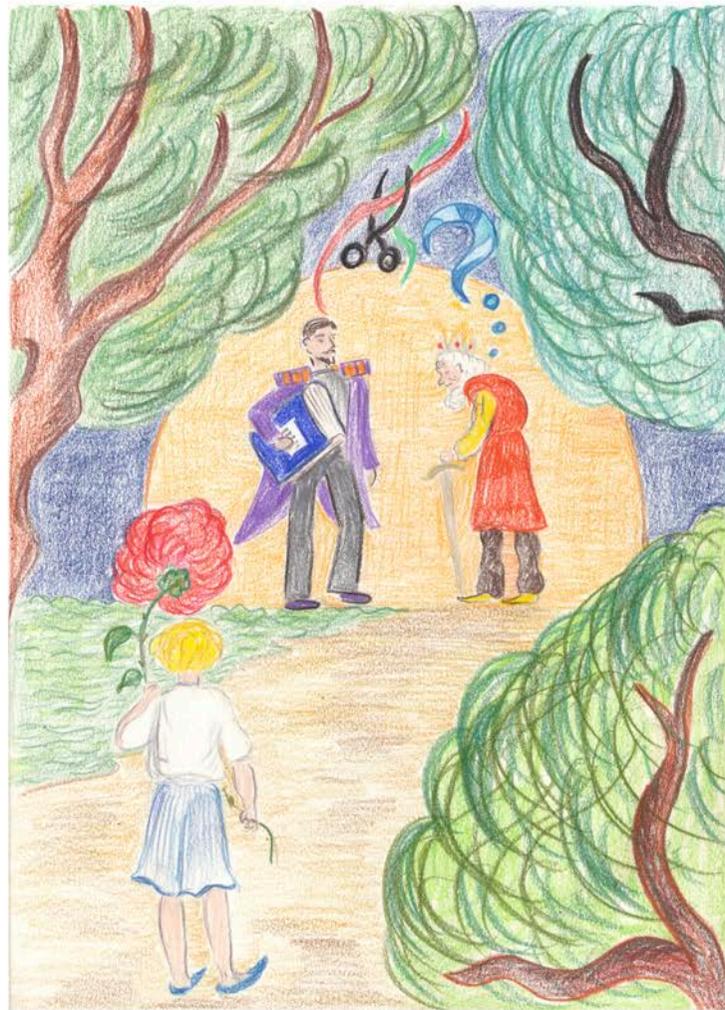
Le premier est porté par la fougue de son courage, le second par le feu de ses passions égoïstes. Mal conduit, l'attelage va à l'emporte-pièces et, finalement, est détruit. Bien dirigé, il mène au cap que son aurige s'était fixé. Le cocher, c'est notre esprit ».

« Ah, j'aime beaucoup penser par images ! », s'exclama Alban. « Bravo, jolie rose, ajouta-t-il, tu parles comme un vieux sage ! ».

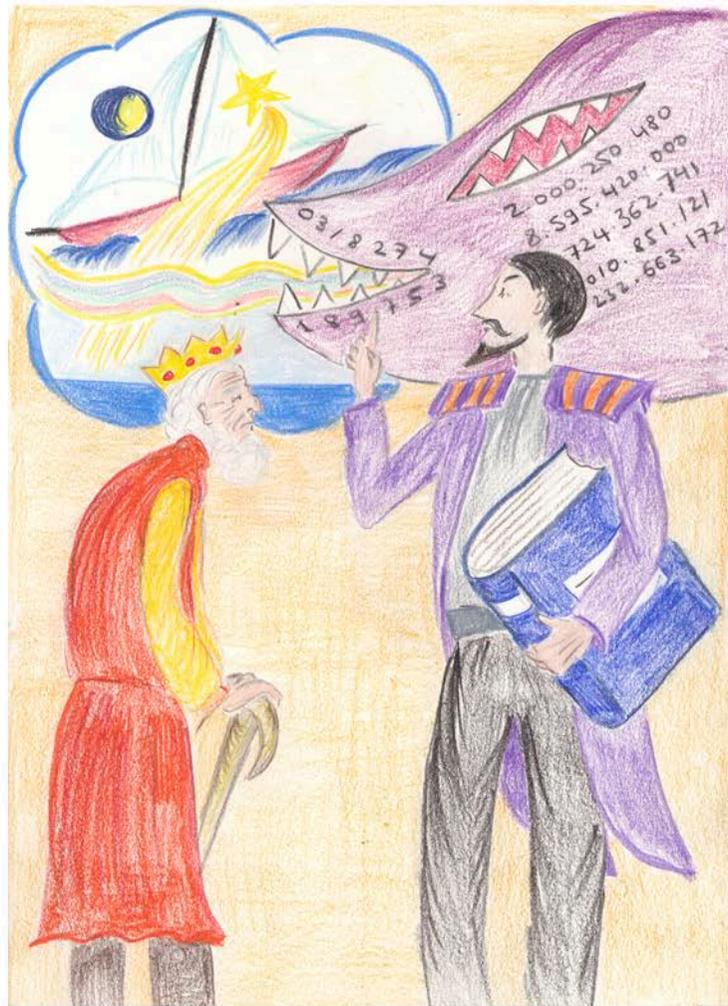
« Oh, fit la rose, j'ai lu ça quelque part ».



De cet échange inhabituel naquit un lien mystérieux. Alban fit confiance à la rose qui se chargea de l'éduquer. « Es-tu prêt pour le voyage ? », demanda-t-elle. « Je n'ai jamais quitté le royaume », répondit-il. « Eh bien, enfonce-toi dans le feuillage et tiens-moi bien ! », ordonna-t-elle. Au moment de plonger dans la sombre feuillée, l'angoisse s'empara de l'ami de la lumière. « Qui es-tu ? », demanda-t-il. « Je m'appelle Rosaria pour avoir jadis orchestré les roses d'une couronne que les princesses se disputaient, tant belle elle était. Lors d'une violente querelle, la guirlande fut démantelée. J'étais sur le point de périr quand celle qui épousa ton très arrière grand père m'offrit une place dans sa roseraie. Depuis, je vis en ce jardin en attendant patiemment le moment de pouvoir exprimer mon immense reconnaissance... ».



Sans rien comprendre au sens de ce propos, Alban fit confiance à sa rose et ferma les yeux. Quand il les ouvrit, de longues ombres d'arbres inconnus l'entouraient. De frayeur, il frissonna. « Ne crains rien, lui souffla Rosaria. Ce n'est que l'allée d'un palais ». Et elle entraîna Alban jusqu'au bout du couloir. Là, à travers les troncs sombres et noueux, on voyait aller et venir un vieil homme voûté suivi d'un autre affublé d'un gros livre. « Vous devez réduire les dépenses, Sire, conseillait l'un. En la période de crise que traverse notre continent, il faut absolument tailler ! ». « Tailler absolument », répéta-t-il. « Mais si je coupe absolument, ne vais-je pas court-circuiter les désirs d'entreprendre de mes sujets ? », demandait le vieux roi d'une voix tremblante. « Qu'est-ce qu'un désir, Sire, sinon un puits de leurres ? Il faut assécher les puits de leurre ! », hurla-t-il.

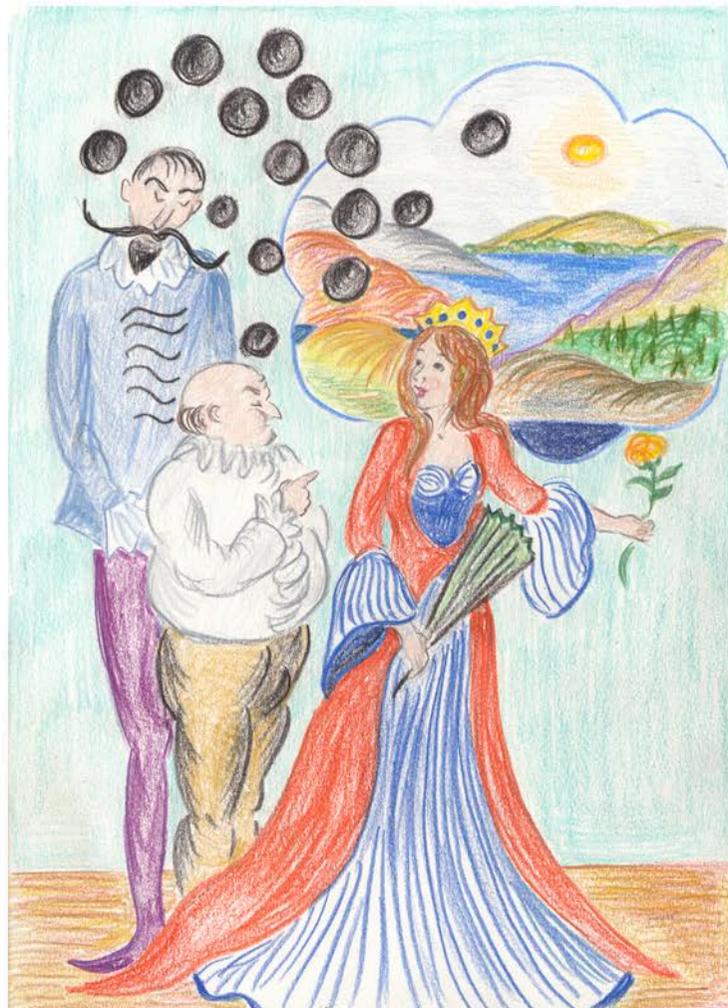


La moue dubitative du vieux roi excita la colère de l'homme au livre. « Mais, enfin, Sire, vous devez choisir votre camp. Ou bien le rêve qui détruit la réalité ou bien la réalité qui... ». « ... détruit le rêve ? », osa le vieux roi. « La réalité qui obéit aux règles que lui impose la raison ! Oui, la réalité totalement contrôlée, la réalité purgée de ses débordements énigmatiques, la réalité lisse, prévisible ».

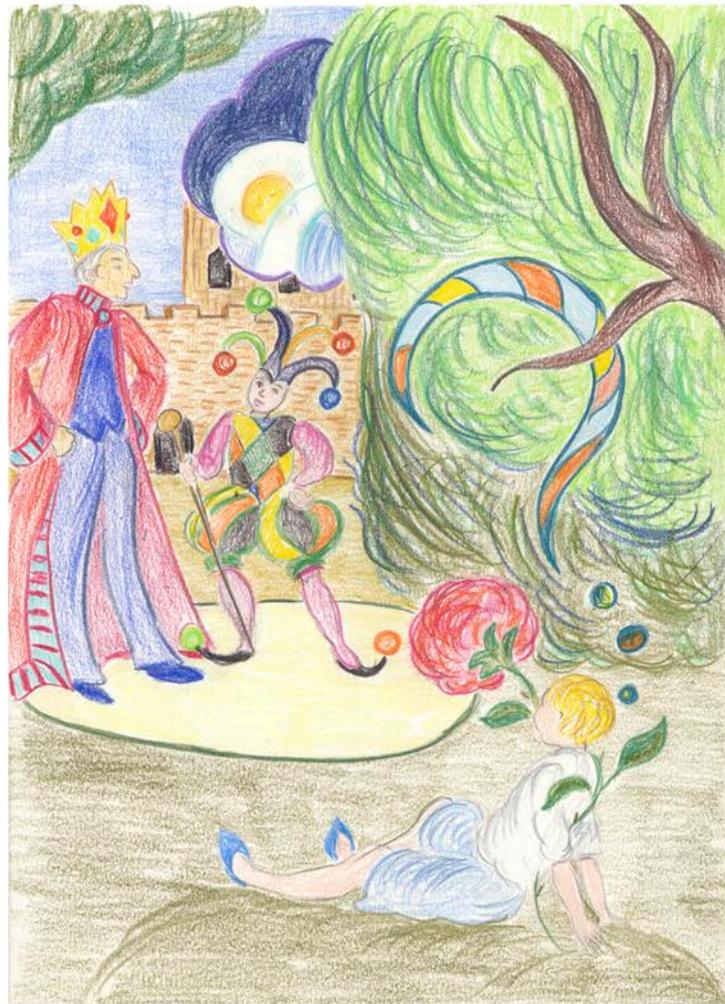
L'expression infiniment triste du vieux roi exaspéra l'homme au livre. « Réveillez-vous, Sire, votre époque est révolue, votre façon de penser périmée. Personne ne croit plus à vos chimères, tous veulent du concret. Savez-vous ce qu'est le concret ? ». « Ce qu'on touche et ce que l'on sent... », osa dire le roi. « Pfff ! ricana l'autre. Est concret ce qui s'affiche sur mon livre des comptes ! Ne m'avez-vous pas engagé pour cela ? ». Sur ce, le roi céda.



« Qu'en penses-tu ? », lança Rosaria au prince. « Ma foi, j'aime bien ce roi, mais n'est-il pas trop vieux pour avoir raison ? ». Laisant la question d'Alban sans réponse, Rosaria le somma de s'accrocher à sa tige : « Ne crains rien, tu te piqueras seulement à mes questions », ajouta-t-elle, malicieuse. Les voici engagés dans un nouveau couloir, menant au seuil d'une ample salle. On y voyait une jeune reine aller et venir nerveusement entre deux messieurs vêtus de façon bien austère. Le premier était tassé, trapu et largement chauve. Le second était long, filiforme à la moustache finement relevée. « Non, non, non, disait le chauve. Je suis contre une réorganisation du royaume qui m'enlève une partie de mes territoires ! ». « Que diable, râlait le moustachu. J'explique mes plans de réaménagement territorial et vos sujets, Majesté, ne comprennent rien ! ».



La jeune reine était à l'évidence fort embarrassée. « Monsieur le gouverneur, mon royaume ne serait-il pas mieux géré en étant divisé en régions plus petites ? ». Sa question masquait l'affirmation qu'elle n'osait avancer. « Comment donc, Majesté, il vaut mieux un seul gouverneur compétent comme moi plutôt que cinq médiocres ! ». « Médiocres comme vos sujets, Majesté, qui sont assez sots pour trouver mes discours d'expert abstraits ! », enchaînait le moustachu, coupant court à toute protestation de la reine. Celle-ci les fixait d'un regard embrumé de toutes les questions auxquelles ses bras droits faisaient barrage. « Vous êtes trop jeune, Majesté, vous manquez d'expérience ! Fiez-vous à nous qui avons de la bouteille. Une bouteille d'ailleurs décorée », se vantaient tous les deux en bombant leur thorax décoré.

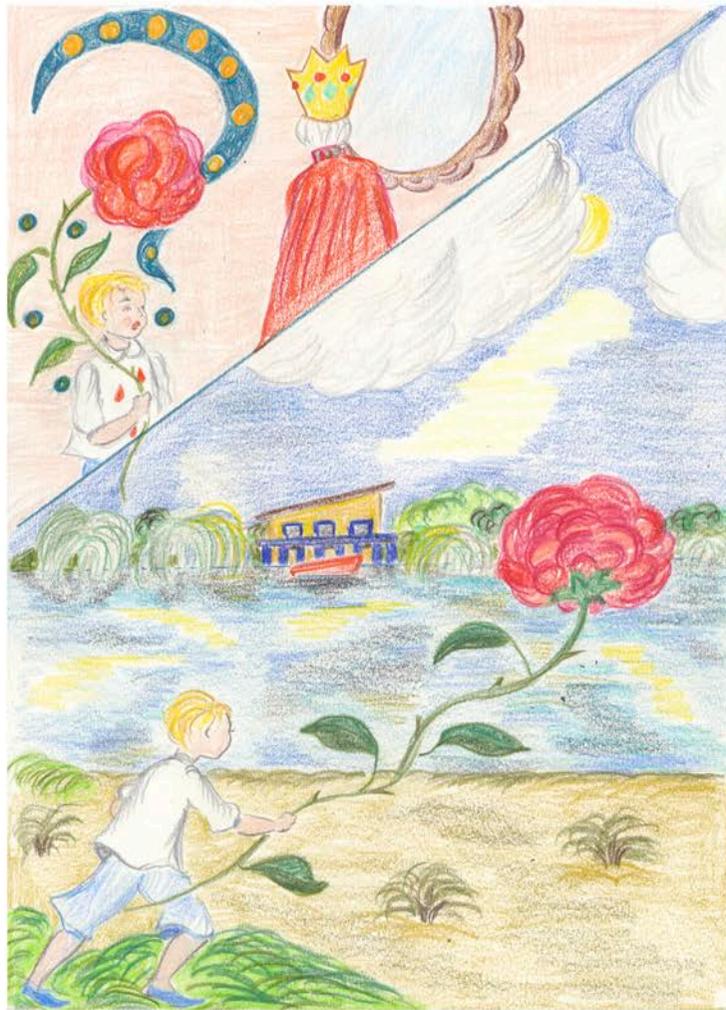


L'argument de l'expérience décorée, fit céder la jeune reine. Elle n'allait pas apporter à son royaume les changements que son sentiment lui inspirait. Alban fut envahi d'une sorte de compassion. « Qu'en penses-tu ? », lui demanda Rosaria. « Et si le sentiment avait raison ? », demanda-t-il. Sa question resta sans réponse. Rosaria l'entraînait déjà ailleurs.

Une allée particulièrement touffue donnait cette fois-ci sur la cour d'un château. Un roi d'âge indistinct balançait ses mains sur ses hanches. Il semblait épuisé. À ses côtés se tenait un nain difforme, aux allures de clown. « Alors ? dit le roi en s'adressant à ce personnage étrange. Quoi de neuf aujourd'hui ? ». « Vous voulez dire quoi de vieux, Sire ! », répliqua le bonhomme d'une voix railleuse. « Eh bien, le soleil ne s'est pas levé pour vous ! », lança-t-il.



« Il s'est levé pour qui ? », demanda le roi étonné. « Eh bien, Majesté, il s'est levé pour lui-même. Il en a marre d'éclairer des rois qui s'ennuient, des sujets qui s'agitent, des enfants qu'on ennuie, des couronnes trop lourdes pour être portées, des ministres trop légers pour être crus... ». « Bouffon ! s'exclama le roi énervé. Je viens d'annexer la région de Zinovie ! Est-ce là le fait d'un roi qui languit, de ministres au poids plume, de sujets qui gigotent ? ». « La Zinovie est une terre déserte, Sire. Vous l'avez eue en claquant des doigts ». « Mes ministres donneront l'ordre de la construire ! ». « Sur du sable, Seigneur, on ne bâtit rien ! ». « Comment ? Je promets d'y élever des gratte-ciel ! ». « Grattez le sable et le ciel en aura des démangeaisons ! ». « Où veux-tu en venir ? ». « Au désert que vous avez mis entre la réalité du monde et vous... ».



Alban fixa le roi attentivement. Son visage sans âge n'était ni beau ni laid, ni triste ni gai, ni sot ni vif... Son visage était sans âme !

« Qu'est-ce qu'un visage qui n'exprime rien ? », demanda Alban à Rosaria la gorge serrée d'une angoisse étrange. Et il compléta cette question par une autre : « Que voit-il dans sa glace quand il se regarde pour s'admirer ? ». « Viens ! ordonna en guise de réponse Rosaria. Et d'un bond elle le mena hors du souterrain, au bord d'un lac que le soleil avait choisi, ce jour là, pour jouer avec les nuages. « Qu'en penses-tu ? » demanda-t-elle. « Oh, je préfère le soleil du plein midi... », répondit Alban. « Pourtant, l'ombre donne du relief aux choses... », suggéra Rosaria. « Et puis, sans les ombres, la lumière saurait-elle qu'elle est lumière ? ».

Alban comprit que Rosaria élucidait en embrouillant et que c'était là sa méthode.



Même si cette façon de faire lui sembla rude, Alban l'aima. Car elle tranchait sur les propos dogmatiques de ses maîtres comme sur les incitations craintives de ses parents. Car elle entraîna à penser les situations par soi-même. Car elle montrait, enfin, diverses manières d'être roi. Or de tout cela, Alban en avait tant besoin !

« Rosaria ! Sais-tu que je veux et ne veux pas devenir roi ? ». Cette question, à peine énoncée, le surprit lui-même. Jamais jusqu'ici il n'avait saisi l'anxiété qui se nichait dans son insouciance. « Creuse ! lui ordonna Rosaria. Cherche l'ombre de ta lumière ».

Le lac scintillait maintenant comme un plateau d'argent. Les saules, tout autour, s'y penchaient en pleurant de douleur et de joie.

Alban sentit en son prénom la blancheur prometteuse de l'aube.



Il repensa au voyage à travers les royaumes. Il regretta que le vieux roi et la jeune reine aient douté de leur intuition. Il regretta que le roi à l'âge indistinct n'ait pas profité des moqueries du bouffon pour chercher son âme sous sa vanité. Ses regrets lui révélèrent ses propres faiblesses.

Ne se laissait-il pas mener par des maîtres auxquels il ne croyait pas ? Ne savait-il pas que, pour réaliser son rêve de lumière, il devait apprendre à jouer avec l'ombre ? Surtout, Rosaria ne lui avait-elle pas révélé que, au lieu de chercher à ne pas déplaire, mieux vaut s'appliquer à bien piquer ? En somme, Alban craignait le pouvoir parce qu'il le confondait avec la domination. Or il existe un pouvoir supérieur : celui que l'on construit sur des choix mus par la détermination de transmettre les bienfaits infinis de la lumière...

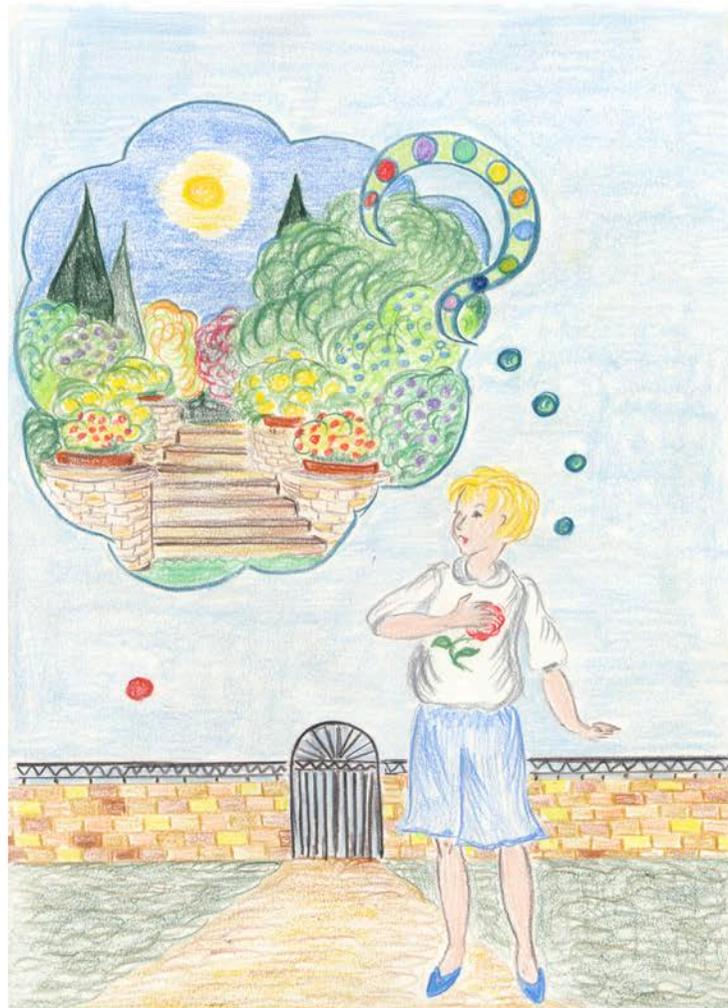


« Tu sais, dit-il à Rosaria, maintenant que tu es avec moi je ne crains plus de monter sur le trône le jour venu. C'est toi que je prendrai comme conseillère. Tes exemples et tes questions me conduisent à mon cœur ».

Au lieu de répondre, la rose ordonna : « Accroche-toi, mon petit prince, nous revenons dans ton royaume ».

Ils se retrouvèrent dans la roseraie. Le soleil était en train de se lever, perlant de larmes cristallines les pétales des fleurs encore endormies. Au moment où Alban s'appêtait de regagner le palais, sa rose entre les paumes, celle-ci fit un bond et s'en alla. Elle ne rejoignit pas la place où Alban l'avait trouvée. Elle se mit à courir dans l'allée, en sens inverse. Constatant son éloignement, Alban s'exclama : « Mais tu t'en vas ? » Et il ajouta, la gorge serrée :

« Je ne pourrai régner sans toi... ».



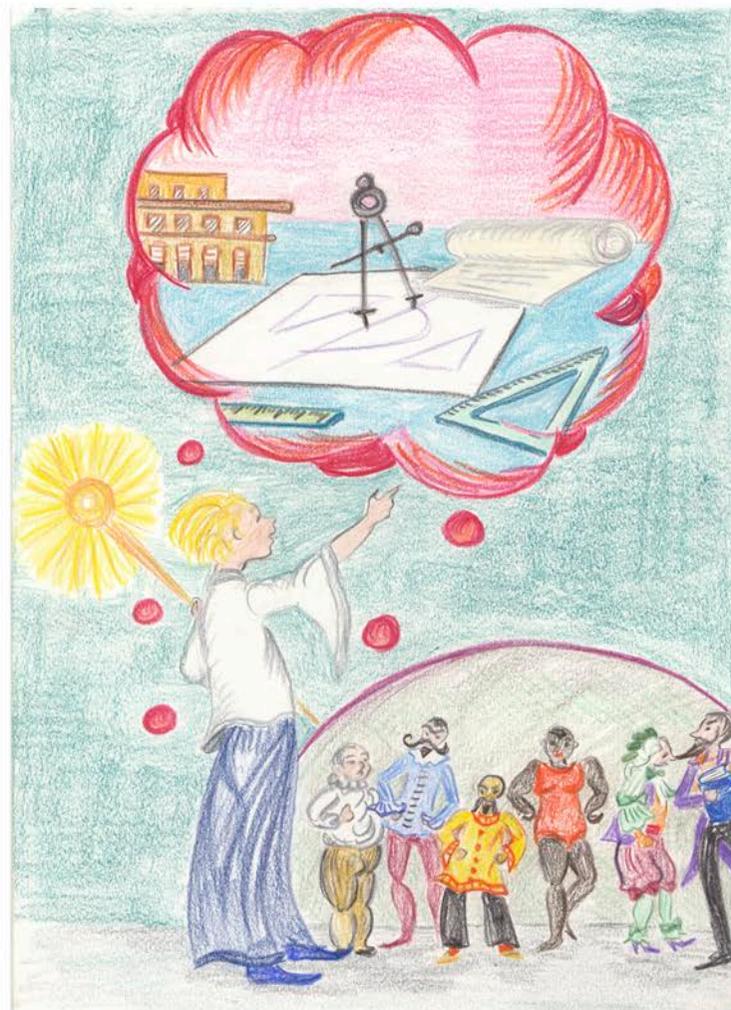
Rosaria n'était à présent plus qu'un point rouge à l'horizon. Comme un poing pourpre serré autour d'un secret. Alors qu'il courait pour rattraper sa fleur qui s'enfuyait, Alban sentit en lui une fraîcheur inhabituelle. Comme si une rose couverte de rosée naissait toute entière dans son cœur. « Est-ce toi, Rosaria ? », demanda-t-il en y croyant sans y croire. « Oui, oui, répondit la voix qu'il reconnaîtrait pour toujours parmi toutes.

Me voici à jamais ancrée dans ton jardin ».

« Mon cœur est donc un jardin ! », pensa Alban et cette pensée le remplit de confiance.

« Ah, Rosaria, alors tu me piqueras de tes questions chaque fois que je douterai ! ».

« Oh oui », répondit-elle. « Ainsi fonderas-tu ton royaume sur un jardin qu'aucun autre ne pourra te prendre. Ainsi pourras-tu puiser dans la terre fertile qui est en toi le courage d'élever ta voix... ».



« ... L'élever au-dessus des grognements

des experts, des gloussements des flatteurs, des craquements des peureux. L'élever pour éclairer ton peuple sans redouter l'ombre, mais en usant de l'ombre pour souligner les formes que tu souhaites tracer... Car c'est toi, et toi seul, l'architecte de ton royaume...

Le bon architecte conçoit la maison présente en intuitionnant les traits mouvants du monde à venir. Sa lumière est cette vision et sont dignes d'être ses ministres ceux qui y puisent la clarté nécessaire pour organiser la mise en œuvre... Scrute de tes doutes les conseils qu'on te donne, sou mets tes pensées à l'épreuve des questions. Mais, tant que ton guide est le royaume et non le pouvoir, tant que ton carburant est l'énergie pour construire et non la vaine gloire, ne doute pas de la justesse de ta voix ! ». « Va, mon petit prince, va ! », ajouta Rosaria.



Lové dans le cœur d'Alban, le secret de la rose rouge fit de lui un roi rayonnant dont le royaume brilla dans le monde entier.